

chercher leur sœur. Qui a coupé la jeune fleur dans sa racine ? Qui a tué la colombe au sortir du nid ? Le serpent cruel a versé sa bave... Enchaînez le loup de la montagne... Les lèvres mortes peuvent prier... Brûlez les moissons d'Auneau...

— Voilà que vous recommencez vos folies. Voyons ! plus de ces vilaines phrases qui n'ont point de sens. Si vous voulez être raisonnables, je vous...

— J'ai faim... J'ai soif... Le sang ne désaltère pas... Ha ! ha !

La jeune fille vit alors le catif s'éloigner lentement, tête baissée ; puis il se jeta à terre dans un coin de sa prison, et bientôt après Roselle entendit un cri aigu, énergique, absolument semblable à celui qui avait tant effrayé son imagination. Elle attendit cependant encore un moment ; puis un ronflement sourd et profond ayant succédé à ces manifestations du délire, elle s'éloigna tout émue de ce qu'elle venait de voir et d'entendre.

VI

LA PUISSANCE D'UNE JEUNE VOIX.

Le soleil dardait ses derniers rayons sur la haute tour du Puiset, quand Raoul d'Allonville se présenta à la porte du manoir. Au son de la trompette de son écuyer Gerbert, les gens du guet s'empressèrent d'ouvrir. Personne n'ignorait que c'était la fiancée de la jeune demoiselle, de cette aimable enfant que quelques mois de séjour ont déjà rendue si chère à tous les habitants du Puiset. On savait que le noble sire Everard avait lui-même préparé cette alliance, et qu'il y voyait un gage de réconciliation sincère avec la maison d'Allonville. En ce moment le père et sa fille, assis sur un tertre de verdure qui dominait le rempart, contemplaient la campagne du côté du couchant, ou plutôt se laissaient aller à un de ces doux entretiens qui faisaient désormais le principal plaisir du farouche seigneur. Chaque jour il sentait son rude caractère se dépouiller peu à peu ; il s'étonnait lui-même du charme qu'il trouvait à causer avec cette timide enfant ; il ne pouvait se rendre compte de l'espèce de fascination qu'exerçaient sur lui sa voix, son regard, sa seule présence. Quelques lignes suffiront à dire le sujet de l'entretien.

— Ce sera trop de bonté de votre part, noble sire...

— Je t'ai déjà dit, fillette, que je ne veux point entendre le mot de *sire* sortir de ta bouche. Je suis ton père, j'en remplis les fonctions, j'en veux le titre.

— C'est bien certainement le plus agréable que je puisse vous donner ; mais quand je considère que vous êtes le haut, le puissant vicomte de Chartres, baron du Puiset, oh ! j'ai bien peur, alors, et je n'ose presque pas vous dire mon père.

— Et cependant jamais ton père ne t'aima plus tendrement que moi.

— Je ne l'ai pas connu. On m'a dit qu'il ne m'avait pas encore vue, quand il disparut pour toujours. C'est une chose étrange que personne n'ait voulu me donner de renseignements sur mes parents. Ne pourriez-vous satisfaire ma juste curiosité ?

— Quelle curiosité ? dit le sire d'un air distrait. Ah ! tu parles de tes parents ? eh bien ! ta piété ne les tirerait pas du tombeau. A ton âge, ma fille, c'est en avant qu'il faut regarder, et non en arrière. Ta mère est morte, quand tu étais toute petite... si je ne me trompe... Oui, c'est cela.

— Je l'ai connue... un peu. Il me semble que sa figure se dessine encore sous mes yeux ; mais cela se perd dans les ombres du passé, comme un rêve lointain. On m'a dit qu'elle était belle.

— Très-belle, dit Everard rêveur.

— On ajoute qu'elle était bonne, surtout pour les pauvres, pour les affligés, pour les malades, pour tous les amis du bon Dieu.

— Très-bonne.

— Un mal secret, assure-t-on, empoisonna ses jours. Mourir à la fleur de l'âge, ce devait être bien dur pour une pauvre mère qui laissait des enfants.

— Elle en avait trois... Ils étaient en bas âge... Je ne les ai pas vus... Je sais qu'elle en avait trois... oui, trois...

— Ah ! si le Seigneur eût permis que la mort vînt aussi trancher mes jours, je serais maintenant au ciel avec mon petit frère et ma petite sœur !

— Est-ce bien aujourd'hui que tu formes un tel vœu ? A la veille d'un si beau mariage ! quand une si rante perspective s'ouvre devant toi !

— La bonne Gudule disait : Toutes les joies et toutes les richesses d'ici-bas sont des folies ; il n'y a que Dieu qui mérite qu'on fasse attention à lui. Je suis bien heureuse aujourd'hui : car le bon Dieu m'a tirée d'un état d'humiliation pour m'élever plus haut que je n'aurais jamais pu l'espérer. Cependant, le ciel vaudrait encore mieux que tout cela. N'est-ce pas là, après tout, le but de nos désirs ? Il est meilleur, alors, d'y arriver, d'y être, que d'y tendre.

— Laisse là les... folies, que cette vieille fille a mises dans ta tête ; j'entends que tu t'occupes de tes noces, que tu sois gaie et souriante, que tu mettes de côté toutes les idées noires. Quel cadeau désires-tu que je te fasse ?

— C'est bien de la bonté de votre part ; mais je ne sais si je désire être belle. Laissez-moi vous citer encore ma bonne maîtresse " Ce qu'on donne au corps, disait-elle, est ordinairement refusé à l'âme ; c'est par le dedans, et non par le dehors, qu'une vierge doit briller." Ne vous semble-t-il pas que cette pensée est juste ?

— Encore ne serais-tu pas fâchée d'être parée en belle épouse. Ne secoue pas tant ta petite tête, n'aie pas l'air d'être si fière : je suis sûr que tu n'es pas plus insensible qu'une autre aux charmes de la toilette, et que ta vanité trouvera bien là son compte. En attendant, je veux te faire un cadeau : ne l'accepteras-tu pas ?

La jeune fille saisit la main du sire et l'embrassa avec tendresse ; mais lui, se penchant vers elle, cueillit un baiser sur son front candide, et vit une larme briller à travers ses longs cils.

— Je suis bien heureuse, dit-elle, aussi heureuse que possible ; vous ne pouviez me procurer une joie plus douce.